Sciences historiques.

E.-H. DUPRAT, *Tauroentum (Le Brusq-Six-Fours)* : Bibliothèque de l'Institut historique de Provence, t. XII, Marseille, 1935, Institut historique de Provence, VII-344 pages, 8 planches hors texte.

Tauroentum, ou plutôt *Tauroeis*, est une colonie grecque de la côte de Provence ; elle nous est connue par divers textes dont on trouvera la liste très complète p. 182 et suiv. et dont le plus ancien est un fragment du géographe Apollodore (au début du IIe siècle avant notre ère). C'est un point très débattu parmi les historiens de la Provence grecque et romaine de savoir à quel site moderne il convient de l'identifier. M. Duprat, avec une conscience et une minutie des plus louables, nous renseigne abondamment sur toutes les hypothèses qui ont été formulées. Celle qui a eu le plus de faveur est celle qui veut retrouver l'antique Tauroentum à la Madrague de Saint-Cyr, à l'est du petit port des Lèques. C'est un lieu où l'on peut apercevoir encore des ruines antiques importantes qui ont fait l'objet de fouilles répétées et qui ont été officiellement classées comme monument historique sous le titre de ruines de Tauroentum. Cependant, parmi les érudits contemporains, quelques-uns et non des moindres, comme S. Reinach et Camille Jullian, ont émis d'expresses réserves. Le beau travail de M. Duprat montre qu'elles étaient amplement justifiées. Une partie critique, construite avec une rigueur qui s'allie à une verve joyeuse et implacable, fait, croyons-nous, définitivement justice de l'opinion le plus souvent professée : les habitants de Saint-Cyr devront en prendre leur parti, ils ne possèdent que les ruines, du reste fort intéressantes, d'une villa romaine qui ne remonterait guère plus haut que le IIIe siècle de notre ère. M. Duprat a suivi avec patience l'histoire de l'identification avec Tauroentum, et c'est un chapitre à la fois instructif et divertissant de l'érudition locale de Provence, où se mêlent aux figures plus obscures des noms comme celui de l'abbé Barthélemy ou celui du Marin qui, après avoir été une des têtes de Turc des fameux *Mémoires à consulter* de Beaumarchais, l'est aujourd'hui de M. Duprat. Après avoir su fort bien tailler, M. Duprat n'a pas su moins bien recoudre. Il nous propose pour *Tauroeis* une identification avec Le Brusq, petit port de pêcheurs situé dans la commune de Six-Fours. Les arguments les plus sérieux nous sont apportés. D'abord, les archives et les actes notariés ont permis d'établir qu'un quartier du Brusq, situé près de la mer, s'est, du XIe siècle à nos jours, appelé *Tauren*. Sur cet emplacement, des fouilles exécutées naguère avaient découvert d'abondantes monnaies grecques, non moins que romaines (et même une inscription d'un seul mot, qu'il faut lire — si le dessin de la page 237

est exact — ἥρως et non ἔρως). Les vestiges de murs d'enceinte permettent de reconnaître un lieu fortifié, bordé d'un rempart en grand appareil. Les distances données par l'*Itinéraire maritime* — et qui ont fait l'objet de corrections diverses et toutes arbitraires — s'accordent avec la nouvelle hypothèse. Nous ne faisons que résumer rapidement quelques-unes des meilleures raisons apportées par M. Duprat. Elles permettent d'espérer qu'il a définitivement résolu la question qu'il a traitée. Le Six-Fournais qui rédige ce compte-rendu lui en exprime ses remerciements. Mais il ne voudrait pas tomber à son tour dans les excès de ce patriotisme local que M. Duprat a raillé, non parfois sans quelque férocité, chez les gens de Saint-Cyr...

Pierre BOYANCÉ.

X. F. M. G. WOLTERS, *Notes on Antique Folklore on the basis of Pliny's Natural History Bk. XXVIII, 22-29* : Amsterdam, H.-J. Paris, 1935, 150 pages.

Ce n'est pas sans quelque artifice que l'on borne à trois pages de la *Naturalis Historia* une telle étude. L'auteur de ce commentaire tout à fait remarquable s'en est rendu compte tout le premier. Mais il a voulu donner, à propos d'un passage suivi et particulièrement consacré aux superstitions, l'exemple des recherches qui devraient être poursuivies sans relâche (par équipes : car quel autre moyen?) sur « la source presque inépuisable de données folkloriques » que représente pour nous l'ouvrage de Pline. Après une introduction rapide, il nous offre le texte, puis une traduction anglaise, puis un commentaire nourri, que clôt un Index. Rien de plus facile donc, rien de plus profitable que la consultation de ce volume.

Le texte est difficile à établir, parce que Pline lui-même avoue recueillir là des faits irrationnels. Des corrections que propose M. Wolters, l'une est tout à fait vraisemblable, bien qu'elle renverse tout le sens d'une proposition (§ 27 : *cibus etiam e manu prolapsus* ⟨NON⟩ *reddebatur*) : le contexte bien compris et les rapprochements folkloriques la justifient. L'autre (§ 26 : *mensa admouenda* au lieu de *mensa linquenda*), bien que possible paléographiquement, ne me semble pas s'imposer ; d'autant plus que toute la phrase semble défigurée par des interpolations ou des lacunes, ou peut-être les deux : avant le passage litigieux, il est question de desserte ; après lui, d'une reprise de repas ; et le *nam*, qui précède le dernier énoncé, se présentant après quelques mots qu'on élimine comme glose, ne saurait faire preuve.

Le commentaire est d'une richesse impressionnante, et d'autant plus méritoire qu'il touche à quantité de questions très diverses. On se rend compte de la conscience de M. Wolters dès le début : à propos des vœux

de bonne année, il procure un exposé complet des déplacements de date dont fut affecté le « jour de l'an » chez les Romains ; ainsi pour le *lustrum;* ainsi pour les *prospera nomina* ou les *effascinationes*... Mais les recherches plus spéciales, qui fourmillent ici, rendront de bien plus grands services, qu'il s'agisse de l'introduction du nom *grec* de Némésis dans les invocations superstitieuses (p. 33 et suiv.), des éternuements (p. 44 et suiv.), des usages magiques de l'anneau ou bague (p. 61 et suiv.), des « poppysmes », ou de la puissance magique attachée à la table (p. 104 et suiv., 109), des superstitions relatives à la coupe des ongles et des cheveux, etc... Il y a aussi, sur certains points, des discussions poussées qui sont des modèles de méthode critique : par exemple p. 57 et suiv. (*religiones* = « liens » empêchant une action, c'est-à-dire « tabous »), 135 et suiv. (sur les *carmina*). Bien entendu, et malgré une bibliographie si riche qu'elle semble exhaustive, M. Wolters ne peut s'attendre à un acquiescement complet sur tous les points : tant l'expérience, en pareille matière, est personnelle. Si l'on se garantit d'un scorpion que l'on aperçoit en prononçant le mot « deux » (p. 55), ne faut-il pas faire intervenir dans l'explication de cette étrangeté, outre les raisons que groupe ici M. Wolters, le phénomène général de répulsion du semblable par le semblable, qui engageait précisément à enterrer un scorpion ou une image de scorpion sous le seuil pour prévenir l'intrusion de ses semblables dans la maison? Si Mucianus se protégeait contre l'ophtalmie en portant au cou une mouche vivante enfermée en un petit sac de lin (cf. p. 134 et suiv.), ne faut-il pas remonter jusqu'au rapport quasi scientifique entre la mouche et les maux d'yeux dans les pays méditerranéens et, en dernière analyse, à la conception magique de guérison du semblable par le semblable? Le développement si intéressant sur l'interdiction rurale, pour les femmes, de sortir en faisant tourner leur fuseau ou même en le portant découvert (p. 122 et suiv.) pourrait être aussi, semble-t-il, poussé plus loin. Mais on ne s'arrêterait pas s'il fallait noter toutes les suggestions qu'éveille ce livre par sa richesse et sa précision. Une seulement : ne pourrait-on chercher un rapport entre le geste de la prière et celui, initial, de l'orateur? On sait que M. Ch. Picard a proposé récemment de voir en l'Auguste de *Prima Porta* l'empereur priant, alors qu'on le considérait jusqu'ici comme prêt à parler en public. Certaines indications de M. Wolters, p. 74, permettraient sans doute d'aller plus loin.

Je regrette un peu, je l'avoue, que l'introduction reste trop générale et sommaire : la question des survivances superstitieuses, de leur date relative, de leur importance plus ou moins grande méritait plus de développement ; et leur explication est trop diverse pour évoquer en toute occasion l'*orenda* des sociologues. Mais il n'est que de lire le commentaire pour couper court à tout regret.

Jean Bayet.